

Patrick Bernard

# À la recherche des peuples racines

Comment vivent les derniers chasseurs cueilleurs ? Avant leur possible disparition à la fin de la décennie, cet ethnographe et cinéaste s'est lancé dans la collecte filmée de leur mémoire

INTERVIEW  
OLIVIER JOLY

**E**thnographe, cinéaste et conférencier, Patrick Bernard (58 ans) a passé quarante ans auprès de ceux qu'il appelle les peuples-racines : des communautés de chasseurs-cueilleurs ou d'éleveurs nomades au mode de vie ancestral, en symbiose avec la nature. À la tête de la fondation Anako\*, il s'est lancé dans une collecte de mémoire de ces derniers survivants d'un monde perdu, afin d'éviter la disparition d'un pan entier de l'histoire de l'humanité. Avant de s'envoler pour recueillir la parole des Mlabri de Thaïlande, il raconte ce travail au long cours.

**Qu'est-ce qu'un chasseur-cueilleur ?**

C'est l'une des dernières sociétés humaines qui vit de chasse et de pêche itinérante. Les chasseurs-cueilleurs restent six à dix jours dans un endroit. Se bâtissent un abri rudimentaire en branchages recouvert de feuillages. Chassent, pêchent, récoltent les tubercules, les racines comestibles et les fruits sauvages à proximité de cet abri. Jusqu'à ce qu'ils soient obligés de trop s'éloigner, auquel cas ils vont déplacer le campement. Les Mlabri de Thaïlande sont appelés « les esprits des feuilles jaunes ». Leur abri est fait de feuilles de bananier. Lorsqu'elles jaunissent, il est temps de partir, sous peine d'épuiser la forêt.

**Combien en reste-t-il aujourd'hui ?**

Les ethnologues considèrent qu'il y aurait environ 60 à 80 clans de 10 à 50 personnes qui conservent ce mode de vie. Pour l'essentiel de nombreux groupes isolés en Amazonie ; d'autres répartis dans l'archipel des Andaman (Inde), en Tanzanie (les Bushmen Hadzabe) et en Afrique centrale (les Pygmées). D'autres groupes ont été sédentarisés, comme les Mlabri (Thaïlande, Laos), les Papous (Papouasie-Nouvelle-Guinée, Irian Jaya), les Punan (Bornéo), les Kubu (Sumatra), les Mentawai (au large de Sumatra), les Bushmen (Afrique australe)...

**Existe-t-il encore des peuples inconnus sur terre ?**

Sur l'île Sentinel, située dans l'archipel des Andaman, vivent entre

150 et 250 chasseurs-cueilleurs, appelés Sentinelles. Je me suis approché de cette île en pirogue en 1992, avant d'être repoussé par une volée de flèches. On les avait crus anéantis par le tsunami de 2004, à tort. Il existe d'autres groupes non contactés à la frontière du Pérou et du Brésil. C'est la course contre la montre entre les ethnologues, qui en ont repéré certains mais gardent le silence, et les sectes évangéliques qui, avec de gros moyens, essaient de s'en approcher.

**Qu'est-ce qui les menace ?**

La déforestation, la vente des terres vierges aux multinationales – qui touche aussi bien les chasseurs-cueilleurs que les éleveurs nomades ; le prosélytisme religieux, principalement issu du christianisme et de l'islam ; et la proximité avec des populations sédentaires, puisqu'une grippe ou une rougeole peuvent tuer toute une communauté. En Amazonie, il y a aussi le

danger d'une rencontre avec les très nombreux trafiquants.

**À quand estimez-vous la fin de ce mode de vie ?**

Entre 2000 et 2010, 80 % des chasseurs-cueilleurs ont disparu. En 2015, on va atteindre 90 %. En 2020, leur mode de vie sera définitivement condamné. Concernant les éleveurs, qui comme en Afrique de l'Est ou de Mongolie ont besoin de très grands espaces, la fin du nomadisme est programmée pour 2030.

En les sédentarisant, on les marginalise et on les paupérise.

**Comment luttez-vous ?**

En 1988, nous avons créé Icrta International, qui est l'équivalent d'Amnesty International pour les peuples menacés. Nous menons des campagnes de sensibilisation et de pression sur les États et les multinationales. En 2010, devant une situation d'urgence, j'ai lancé la fondation Anako. Le constat était que tous ces peuples de tradition orale sont privés de livres d'histoire. Ils n'ont pas de vieille pierre non plus. Notre travail de collecte mémorielle vise à éviter que trois millions d'années de l'histoire de l'humanité ne disparaissent. Comme le dit un proverbe africain : « Quand un vieux meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »

**De quelle manière procédez-vous ?**



Patrick Bernard, Ethnologue chez lui à Fontenay sous bois. ERIC DESSONS / JDD

**1956** Naissance à Gérardmer (Vosges).

**1974** Voyage initiatique en Amazonie.

**1984** Conférencier pour le réseau Connaissances du monde.

**1988** Fondation d'Icrta (Commission internationale pour les droits des peuples indigènes) et d'Anako Editions et Productions, grâce auxquels il réalisera une quinzaine de livres et une cinquantaine de films.

**2010** Lance la fondation Anako, pour un travail de recueil de mémoire.

**2013** Sortie de *Peuples racines* (éd. Pages du monde), anthropologie en image de ses voyages.

**2014** Ouverture d'un espace muséographique à Bournand (Vienne)

Lorsque c'est possible, comme c'est le cas avec les Indiens yawalapiti d'Amazonie, les hommes-fleurs de l'archipel des Mentawai ou les Naga en Inde, nous formons de jeunes autochtones aux techniques de tournage et de montage. Nous leur laissons du matériel : deux ou trois caméras, un ordinateur, un disque dur. Avec pour mission d'enregistrer la parole des anciens (leur rapport à la nature, leur médecine traditionnelle...) et de filmer les rituels avant qu'ils ne deviennent du folklore. Ils conservent ces témoignages et nous en gardons une copie. Pour les groupes les plus isolés ou les plus nomades, nous créons des bourses afin d'envoyer de jeunes cinéastes faire ce travail de collecte. Ils suivent les règles du film ethnographique, sans mise en scène notamment. Par ailleurs, nous recensons, collectons et numérisons tous les travaux d'ethnologie du XX<sup>e</sup> siècle. Je lance un appel à tous ceux qui pourraient avoir dans leur grenier des documents, photos ou films de ce genre...

**À l'heure de la mondialisation, pourquoi s'intéresser à ces microsociétés ?**

En Occident, nous avons dépensé tout un hémisphère de notre cerveau aux progrès scientifiques, techniques et technologiques. Mais cela s'est fait au prix du dessèchement de l'autre hémisphère, qui touche à la spiritualité, aux sens, aux rapports humains. Chez les peuples premiers, c'est l'inverse. Leur relation à la nature ne leur imposait pas de faire des prouesses techniques ou scientifiques. En revanche, du fait de l'importance donnée aux

forces spirituelles de leur environnement, ils sont très évolués sur ce plan. Or nous sommes à un tournant : le modèle occidental, qui se veut l'image de Dieu en tant que gérant de la nature, ne peut plus en même temps suivre un principe de croissance et continuer à gérer les ressources naturelles de la planète.

**N'est-ce pas trop tard ?**

On fait ce travail, non pour ces derniers peuples-racines, mais pour leurs descendants. Regardez les Indiens d'Amérique du Nord aujourd'hui : c'est la déchéance totale. Ils ne savent plus qui ils sont. C'est la même chose pour les Aborigènes d'Australie. Ce travail de mémoire vise à conserver ou redonner une identité. Il faut trois générations pour qu'un peuple puisse retrouver sa culture, après avoir d'abord été ébloui par la force colonisatrice, ses richesses, ses technologies, son message... C'est quasiment trop tard pour les Indiens d'Amérique du Nord. Mais pas pour ceux d'Amazonie.

**D'où vous est venu le goût de ces voyages dans le temps ?**

J'ai grandi dans les hautes Vosges, une zone de forêts et de nature forte. À 17 ans, je suis parti en solitaire en Amazonie, où j'ai été intégré dans une communauté villageoise. Cela m'a amené à subir un très ancien rite de passage, appelé maraké. L'épreuve principale consiste à se faire passer sur le corps, des pieds à la tête, une vannerie, enfermant 200 à 300 guêpes et fourmis carnivores. J'ai beaucoup souffert. Mais j'en ai gardé la piqûre du voyage. ●

\* [www.anako.com](http://www.anako.com)